

merveille à la paix profonde de l'heure crépusculaire. Puis des voix plaintives semblables à des prières montaient vers le ciel ; parfois interrompues par de tumultueux accents, les voix reprenaient leur cantique plus suppliant et plus triste, et le chœur continuait son chant sacré avec une mâle et sévère énergie.

Louise avait pris son enfant dans ses bras et s'était dirigée vers l'extrémité du jardin. La porte du pavillon s'était trouvée ouverte : elle était entrée sans être aperçue et s'était assise sur un canapé de jonc. Gabriel, le regard plongé dans le bleu du ciel qui s'assombrissait, poursuivait son inspiration et confiait à l'orgue ses secrets et ses tristesses. Tout à coup, un gémissement vint se mêler à ses accords. Il s'arrêta, croyant être l'objet d'une illusion : mais des pleurs achevèrent sa phrase. Il se leva effrayé comme s'il eût été tiré d'un songe.

— Louise !... dit-il en s'approchant du canapé.

— Mon ami... répondit la jeune femme d'une voix entrecoupée, je voudrais vous parler...

Gabriel s'assit auprès d'elle et lui prit affectueusement la main.

— ... J'ai aimé Francis !... reprit-elle en surmontant une violente émotion. Pardonnez-moi... J'ai besoin de votre pardon... Gabriel ! vous savez que je ne suis pas coupable... Je ne savais pas que je l'aimais... c'était inconscient... J'ai tant souffert !... Je lui ai dit de partir, et il est parti... Mais il ne sait rien, je vous le jure ! Personne ne sait ce que j'ai pu souffrir... N'en dites rien à ma mère. Mais pardonnez-moi !

Gabriel demeurait muet et versait aussi des pleurs. Un rayon de lune pénétrant par la porte lui laissa voir l'indicible angoisse qu'exprimait le visage de Louise.